

Isidore POIRY.

LES BARBARIES ALLEMANDES

dans la province de Luxembourg en 1914



La Belgique meurtrie

IMPRIMEUR ÉDITEUR
A. BREUER
313 chaussée d'Ixelles, Bruxelles

DEUXIÈME ÉDITION
Prix · 60 centimes

Cette plaquette, réalisée en 1919 par l'Imprimeur-Éditeur A. BREUER, 313, Chaussée d'Ixelles, à BRUXELLES,
a été remise en page en février 2015
par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be et pour le site www.manhay1418.be

Les barbaries allemandes dans la Province de Luxembourg en 1914

On nous appelle «barbares» ! Et après ! Méprisons ceux qui nous appellent ainsi. Pour ma part, j'estime que dans cette guerre, nous avons «mérité» ce titre de barbares. Que les peuples neutres et nos ennemis cessent leurs bavardages vides, qui pourraient être comparés au gazouillement des oiseaux. Qu'ils cessent de parler de la cathédrale de Reims et de toutes les églises ou châteaux de France qui ont eu le même sort. Ces choses-là ne nous intéressent pas. Nos troupes doivent être victorieuses ; que nous importe le reste !!!

Signé : Général-major VON DREFURTH.

(Extrait d'un article publié en 1914 par le journal «Ham-burger-Nachrichten».

On ne répétera jamais assez les récits des cruautés commises par la soldatesque allemande durant cette horrible guerre. C'est surtout au début, en 1914, que les horreurs ont été les plus terribles, et l'on est autorisé à croire que cela était dû à des ordres supérieurs qui ont probablement été modifiés après les inqualifiables attentats de Louvain.

Témoin des événements de la province de Luxembourg, nous faisons part ici au public de nos notes sur l'entrée et les premiers faits militaires des troupes allemandes se dirigeant vers la France, par Arlon et Neufchâteau.

Les premiers uhlans sont arrivés, par la route de Luxembourg à Arlon, vers le 6 août et, dès leur entrée, aux portes de la ville, ils ont assassiné une femme qui regardait par une fenêtre du «Café Turc», sous prétexte qu'on aurait tiré sur eux de cette maison, ce que les habitants contestent.

À Arlon, l'ennemi a immédiatement établi une Kommandantur, sous la férule du général sanguinaire Von der Esch, qui vient d'ailleurs d'être livré aux Alliés pour répondre de ses méfaits.

Le sac de la ville d'Arlon fut même ordonné, après la rupture accidentelle d'un fil téléphonique, mais la mesure heureusement ne fut pas exécutée, sinon convertie en pillage d'une vingtaine de maisons.

Les otages, parmi lesquels le bourgmestre, n'échappèrent aux balles du peloton d'exécution que grâce à des circonstances fortuites. Il n'a tenu qu'à un fil que cent maisons et la tour de la nouvelle église fussent rasées par ordre de Von der Esch, ivre, continuellement, des vins volés dans les caves des particuliers.

Dès les premiers jours, Arlon a dû verser 350.000 F de contribution de guerre. L'agent de police Lempereur, père de plusieurs enfants, a été fusillé, les premiers jours de septembre, dans la cour de l'Hôtel du Nord, pour avoir dit la vérité dans un rapport sur la scandaleuse conduite en public d'un soldat allemand ivre. Le malheureux Lempereur, au moment de l'exécution, s'est jeté à genoux, en suppliant grâce pour son innocence, au nom de sa pauvre femme et de ses petits enfants, et eut pour réponse plusieurs balles dans la tête.

Les éclaireurs allemands se rencontrèrent, le 7 août 1914, avec des dragons français au sortir ouest de la ville d'Arlon, à Stockem, où il y eut, de part et d'autre, plusieurs tués et blessés, entre eux le sous-lieutenant Knigt, fils d'un sénateur hanovrien, et le baron Georges de Possenhoven.

Le bourgmestre de Heinsch, M. Muller, ayant recueilli dans son écurie un cheval égaré, d'Arlon, on lança plu-

sieurs bombes sur le village de Freylange, section de la commune où habite le bourgmestre, dont une grande partie du village prit feu.

Les Allemands, rendus furieux de ces premières rencontres et soupçonnant les habitants belges de leurs sympathies naturelles pour les troupes françaises, cherchaient les moindres prétextes à piller, incendier et massacrer. Sans motif, ils accusèrent partout les habitants de francs-tireurs.

À Fouches, ils arrêtaient le bon vieux curé Goedert, pour avoir trouvé chez lui un revolver de poche hors d'usage, le bourgmestre Schnock qui n'avait pas immédiatement remis les armes que les habitants, par ordre supérieur, lui avaient apportées, et le commerçant Even, qui avait conservé chez lui une carabine Flobert. Tous les trois furent amenés à pied jusqu'à Etalle ; le curé Goedert, dépouillé de ses vêtements et chaussures, eut, chemin faisant, à souffrir un véritable calvaire ; le bourgmestre Schnock est pendu à un arbre après d'atroces tortures ; le curé et Even sont relâchés les poches vides.

Une seconde rencontre de patrouilles eut lieu, le 8 août, entre Sampont et Vance, où quelques cavaliers français s'enlisaient dans les marais.

En passant à Vance, les vandales allemands ordonnèrent d'ôter le drapeau belge flottant sur le clocher de l'église. Un habitant, descendant le drapeau, l'agita, comme d'un geste patriotique, motif pour lequel le brave fut immédiatement fusillé.

Mais c'est surtout à partir d'Etalle, le commencement de la région wallonne, que les horreurs s'accroissent.

À Etalle, la population mâle a été enfermée dans l'église dès l'arrivée des Allemands. Pendant ce temps, les maisons étaient livrées au pillage systématique. Treize des enfermés à l'église ont été appelés à l'extérieur, le lendemain, et fusillés. Une trentaine de maisons ont été brûlées.

L'avocat Baune et son frère, menacés de mort chez eux, où le premier, fervent disciple de Nemrod, avait conservé une panoplie d'armes, n'ont échappé que grâce aux supplications de leur vaillante mère octogénère et, peut-être aussi, grâce à plusieurs milliers de bouteilles de vieux bourgogne réquisitionnées chez eux, séance tenante. Le vicaire d'Etalle, l'abbé Pierret, a été dépouillé de ses vêtements, puis pendu à un réverbère, parce qu'on a trouvé chez lui un vieux sabre de représentation théâtrale.

À Anlier, un vieillard et un jeune homme furent fusillés.

Les villages de Rulles, Houdemont, Harinsart et Tintigny, avec les sections d'Ansart et de Poncelle, ont été presque complètement brûlés et de nombreux habitants fusillés.

Nous avons passé par Tintigny quelques jours après le désastre ; quelques maisons seulement restaient debout. Les décombres fumaient encore. Des pans de murs, du fer tordu, recroquevillé, des morceaux de poutres, des débris de moellons, de plâtras, de briques amoncelées, marquaient l'emplacement des maisons. En nous approchant d'une maison détruite, un homme est assis derrière un pan de mur ; il a les yeux clos et semble dormir. La maison, c'était la sienne. Il est revenu là comme le cheval à son écurie.

Plus de toit, plus de meubles, plus rien!... Il aimait tant sa petite maison! Ne pouvant plus y entrer, il s'est assis près d'elle. Son chien a fait comme lui. Il s'est ratatiné à côté de son maître. Ses bons yeux tristes et doux semblent pleurer. Tous deux attendent... Nous les quittons, attendri.

À Gomery, les Allemands ont mis le feu à l'école où se trouvaient des blessés français qui ont été carbonisés.

Un grand nombre d'habitants furent alignés contre un mur, à genoux, et fusillés; 32 maisons sont calcinées.

À Ethe, une grande bataille s'est livrée entre Allemands et Français le 23 août. Les Français ont dû se replier sur la Meuse.

Le lendemain de leur départ, les troupes allemandes sont entrées dans Ethe. Furieux de la résistance qu'ils avaient rencontrée, ils commencèrent par fusiller les échevins, la plupart des conseillers, les secrétaires et receveurs communaux. Ils s'emparèrent du vicaire qu'ils passèrent également par les armes.

Le curé fut fait prisonnier, avec une trentaine d'habitants et l'on dirigea tout le troupeau humain vers Latour, près de Virton, en les menaçant de la fusillade.

Près de Latour, on exposa les prisonniers dans une prairie, sous un soleil torride; ils restèrent là toute la journée. Le curé eut beau supplier les officiers, ceux-ci furent impitoyables.

Le soir, on les ramena vers Ethe, qui flambait. Les barbares avaient mis le feu à 156 maisons. Des deux côtés de la route, les malheureux purent voir, le long des ruines fumantes de leurs demeures, leurs parents, leurs femmes, leurs enfants, leurs frères, leurs amis, que les monstres avaient assassinés.

Après qu'on leur eût fait contempler ces horribles visions, les captifs furent parqués dans une prairie, où ils passèrent la nuit, gardés par les baïonnettes prussiennes.

Le curé finit par obtenir d'un officier un sauf-conduit qui lui permit, ainsi qu'à ses compagnons, de chercher un refuge dans une région moins éprouvée. Ils se dirigèrent vers Arlon. Malheureusement, ils rencontrèrent une colonne d'artillerie. Les soudards les accueillirent avec des cris de haine et de rage. Ils les attelèrent aux canons. Quand la fatigue les prenait, on leur donnait des coups de pied, des coups de poing, des coups de crosse. Les soudards les accablaient d'injures et riaient de les voir souffrir.

Enfin, après cinq heures de ce martyre, les malheureux arrivèrent à Arlon, exténués, fous de terreur, n'en pouvant plus. On les lâcha à l'entrée de la ville, où ils trouvèrent une reconfortante hospitalité.

Le triste bilan de la journée d'Ethe du 24 août est: 156 maisons incendiées et 212 personnes fusillées, parmi lesquelles 30 femmes et 20 enfants.

Les auteurs de ces crimes viennent d'être connus: ce sont les soldats du 3^e bataillon du régiment d'infanterie n° 50, en garnison à Lissa et commandé par le colonel Wachsmith. Ce régiment faisait partie du cinquième corps, lequel formait l'aile gauche de l'armée allemande commandée par le Kronprinz.

L'excellent curé de Latour, ayant requis les hommes de son village pour enterrer les morts d'Ethe, a été fusillé avec ses courageux fossoyeurs. Le village de Latour n'est qu'un

monceau de décombres.

Presque tous les villages de la vallée de la Vire, d'Athus à Virton, ont été à peu près anéantis. À Musson, Bleid, Mussy-la-Ville, Signeulx, Baranzy, tout est saccagé ou brûlé et beaucoup d'hommes furent fusillés.

Vers la Semois, les villages de Gérouville, Saint-Vincent, Bellefontaine, Jamoigne, Les Bulles, Rossignol, Izel, Pin, Chiny, La Cuisine, Moyon, Frenois ont beaucoup souffert et presque partout, il y eut des fusillés, toujours sous le même prétexte, que les habitants auraient tiré ou sympathisé avec les soldats français qui étaient là avant les boches. Beaucoup de villageois se sont enfuis dans les bois où se trouvaient depuis assez longtemps aussi des prisonniers français échappés.

À Rossignol seul, cent et douze personnes ont été fusillées, dont une partie à la gare d'Arlon, le 23 août; entre elles, une fermière à poigne qui avait eu le courage d'arracher le revolver d'un officier et d'abattre ce dernier après que celui-ci eût tué son mari. Cette femme valeureuse, au moment d'être fusillée, sur la place d'Arlon, a poussé le cri de «Vive la France!».

Le 21 août, un furieux combat se déroula dans les environs de ce joli village de Rossignol. Un régiment de coloniaux français se fit hacher à la lisière de la forêt des Ardennes, près de la route de Neufchâteau.

Les journaux ont rapporté ces jours-ci que le drapeau de ce régiment, caché par une brave femme belge, M^{me} Warnimont, vient d'être remis à l'État-Major français.

Les Allemands, qui avaient essuyé des pertes importantes, se vengèrent en incendiant le village, dont il ne reste plus que le quartier ouest.

Rossignol et les villages environnants comptent plusieurs cimetières des victimes de ces combats meurtriers, dont l'un se livrait à Saint-Vincent.

Dans ces paisibles villages gaumais, les vandales en voulaient surtout aux prêtres: à Jamoigne, où ils terrorisèrent la population, après la bataille de Saint-Vincent, incendièrent une vingtaine de maisons et fusillèrent plusieurs habitants; ils emmenèrent les deux prêtres, dont l'abbé Tillière, liés aux selles des uhlans, vers Arlon, jusque dans les marais de Sampont, les insultant, les battant, les cravachant jusqu'au sang.

Pauvre vallée de la Semois, claire et vivante comme l'eau de tes roches, tu as bien souffert et tu comptes de glorieux martyrs tombés là sous la fureur de la «Kultur»!

À Neufchâteau, où il y a eu, le 20 août, un combat d'artillerie et, le 22, la vive bataille de Libin et Maissin, toute la rue St-Roch a été incendiée, en tout 22 maisons brûlées. Les Allemands sont entrés dans la ville le 22, au soir, après la bataille, et ont de suite fusillé 20 personnes. Ils tinrent prisonniers pendant huit jours, dans une prairie, 350 personnes, dont 70 femmes. Huit hommes notables furent déportés comme otages.

Le géomètre du Cadastre, M. Gavroy, nous a raconté que deux gradés sont entres chez lui l'accusant d'avoir tiré et, devant ses protestations, lui ont mis le revolver devant la figure en lui criant: «Avouez, que vous avez tiré!».

Durant la bataille du 22, où les Français ont succombé au nombre, le village de Maissin, pris et repris, a eu beaucoup à souffrir; sur 100 maisons, 64 sont brûlées.

Les barbares ont fait aux environs les plus grands massacres : réquisitions des véhicules, du bétail, de la volaille et des chevaux sans payer ; pillage des maisons, vols et viols. Un soldat tuant une poule dans l'intérieur d'un bâtiment a traversé de sa balle les deux fesses d'un bébé se trouvant dans sa chaise derrière une cloison de bois.

À Villance, où les habitants s'étaient retirés dans les caves, les hommes ont été enfermés dans l'église, puis une partie, alignés le long de ce bâtiment, ont subi les effets de l'attente de la mort pendant que des soldats tiraient au-dessus d'eux contre les murs, faisant pleuvoir le mortier et des éclats de pierre sur leurs têtes.

Une dizaine de maisons ont été brûlées, le reste saccagé ; deux hommes seulement ont été finalement tués et une jeune fille blessée.

Le village d'Anloy a été saccagé à fond et 26 maisons brûlées ; deux hommes et deux femmes tués, un vieillard, du nom de Ferdinand Robbe, supplicié, pendu par les aisselles et lardé de coups de baïonnettes jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La soldatesque a commis plusieurs viols sur des femmes et des fillettes. Un viol public, en plein air, par douze soldats sur la même femme, après meurtre du mari.

Un habitant d'Ansart, commune de Tintigny, nous a rapporté que chez son voisin, un sous-officier et un soldat sont entrés pendant que déjà plusieurs maisons du village flambaient et ont violé une jeune fille placée sur la table, en présence du père et du frère cloués au mur, après quoi ils ont tué à bout portant les deux hommes, laissant la jeune fille.

À Glaireuse, une maison a été brûlée, deux hommes fusillés, deux pendus ; pendant plusieurs jours, les habitants mâles ont été parqués dans un enclos, sous bonne garde, pendant que les soldats pillaient les maisons, violaient les femmes et les fillettes. On cite le cas de deux femmes, dans un état de grossesse avancée, qui auraient été l'objet des attentions spéciales des vauriens.

À Virton, il n'y a presque pas eu de dégâts, parce que les brutes étaient pressées en ne faisant qu'y passer ; quelques obus sont tombés sur l'infirmerie du Collège St-Joseph, où se trouvaient des blessés français qui ont été tués.

Pendant la bataille de quatre jours aux environs d'Izel, du 20 au 24 août, beaucoup d'habitants des environs se sont enfuis vers la France, par Florenville, qui a été évacué sans combat par les Français défaits à Izel ; la plupart des maisons ont été pillées. Les pillards se sont acharnés aussi sur le château royal des Amerois, qui cependant n'a pas été incendié, par ordre, dit-on.

Les villages de Jéhonville et de Porcheresse ont également été fort éprouvés.

Et, à part ces événements principaux, il y a eu, ces quatre années durant, de nombreuses condamnations dont plusieurs à mort, et, dans ces dernières, il faut citer celle du brave conseiller provincial Joset, qui, heureusement, a été commuée en travaux forcés.

Voici quelques témoignages relatifs aux assassinats froidement accomplis par les soldats de la fameuse « Kultur » sur les blessés et prisonniers de nos vaillants alliés français :

M. Antoine Gavroy, habitant Ethe, déclare :

« Je fus pris par les Boches et conduit, avec seize autres habitants, vers les prés de la scierie, pour y être fusillé avec eux. Comme nous passions sur le pont de la rivière, je vis deux blessés français étendus sur de la paille. Ils demandèrent à boire. Des Allemands s'approchèrent d'eux et les tuèrent à bout portant, d'une balle dans la tempe.

» Les Boches ne se gênaient pas pour nous, puisqu'ils allaient nous tuer. Ils nous rangèrent en groupe et nous fusillèrent. Bien que n'ayant pas été touché, je me laissai tomber avec mes malheureux camarades et fis le mort, échappant ainsi, avec un autre de mes concitoyens, au sort que les Boches nous avaient réservé. »

M^{me} Bosseler, d'Ethe, qui fut sauvée du massacre, ainsi que sa famille, parce que son mari connaissait l'allemand, dit :

« Traversant entre Ethe et le lieu-dit « Bakèse », un campement allemand, je vis un officier français blessé, couché au bord de la route. Il me demanda de solliciter les Allemands de lui procurer quelque secours. Je transmis sa demande. Des Allemands s'approchèrent de lui, le dévalisèrent brutalement, lui enlevant son argent et sa montre. Le lendemain, l'officier était mort, sans soins, étendu à la même place. »

M^{me} Louise Mary, habitant Ethe, déclare à son tour :

« Les Allemands m'avaient mise, avec d'autres personnes, devant les boucliers d'un canon en action sous le feu de l'artillerie française. Ma sœur Ida, qui avait été placée par les Boches devant la pièce suivante de la même batterie, fut tuée par un shrapnel français qui éclata au-dessus du canon. »

À Gomery, dont nous avons déjà relaté l'incendie de l'école, se déroula l'épouvantable boucherie suivante :

Beaucoup de Français qui s'étaient retranchés dans le cimetière de Gomery y furent faits prisonniers. Les Allemands décidèrent de les fusiller devant le cimetière ainsi que les blessés qu'ils avaient ramassés dans le village.

Un de ceux-ci, qui ne pouvait se lever et se traînait sur les genoux et sur les mains, fut abattu sur place.

Le cimetière, perché au sommet d'un mamelon assez raide, a la forme d'un trapèze, clos d'un mur de pierre assez haut, où les Français avaient percé des créneaux de tir. On y accède par une petite esplanade pierreuse et désolée sur laquelle quatre vieux maronniers, plantés en carré, étendent une ombre vraiment lugubre. C'est là que les assassins commirent leur crime.

De la troupe des prisonniers et des blessés, ils firent sortir un petit groupe et l'abattirent devant la grille du cimetière. Puis ils poussèrent un nouveau groupe de victimes sur les cadavres de leurs camarades, et ainsi de suite, pendant longtemps. Les Boches tiraient par salves, méthodiquement, au commandement des officiers. Ils assassinèrent ainsi 110 Français. Si le nombre de leurs victimes ne fut pas plus considérable, on le doit à un major-médecin français que les Boches avaient laissé en liberté. Au bruit de la fusillade, il accourut, à travers champs, se dressant devant les officiers allemands, il leur jeta à la face, hors toute mesure et toute courtoisie, les reproches indignés que l'on devine dans la bouche d'un officier français voyant assassiner lâchement ses frères d'armes.

Après avoir vainement tenté de le faire taire et de l'écar-

ter, les Boches eurent honte et interrompirent la bouche-rie. Refusant toutefois au major l'autorisation de soigner les blessés français, ils l'envoyèrent, sous escorte, soigner les blessés allemands.

À Virton, le fermier Servais a vu ce qui suit :

« Un soldat français blessé s'était couché là, dans ce talus, la tête reposant sur son sac. Vint à passer un convoi boche d'artillerie. Les conducteurs d'un des caissons quittèrent le chemin, engagèrent leurs chevaux dans le talus et allèrent écraser le blessé. Après quoi, ils redescendirent dans le chemin et continuèrent leur route. »

Signalons encore ce procédé de perquisition bien teuton, que rapporte M. Constant Dom, habitant Maissin, dans le canton de Saint-Hubert :

« Non satisfaits d'avoir, les 22 et 23 août 1914, incendié 70% des maisons de cette petite commune et d'y avoir tué une dizaine de civils, les Allemands se livrèrent encore, le 30 mars 1917, à un pillage bien ordonné.

« Vers 5 heures du matin, ce jour-là, tous les habitants furent réveillés par des soldats qui, baïonnette au canon, frappaient aux portes à coups de botte. Sans avoir même le temps de se vêtir, les habitants, malades ou non, reçurent l'ordre de se rendre sur la place publique. Seuls, les enfants furent abandonnés au logis.

« J'étais atteint d'un épanchement pleurétique, nous dit M. Dom; je portais à ce moment un vésicatoire; à coups de pied, je dus dégringoler les escaliers et aller m'habiller devant ma demeure, avec les effets qu'un Teuton me jetait par la fenêtre.

« Jusqu'à 1 heure de l'après-midi, les gens de Maissin, grelottant de froid et n'ayant pas mangé, durent rester sur la place; ceux qui tentaient de s'en aller étaient ramenés à coups de crosse de fusil.

« Pendant ce temps, la soldatesque, qui avait prétexté une perquisition pour rechercher des armes, pillait les maisons, enlevait les liqueurs, les cigares, le lard, le jambon, le beurre, etc.

« C'était là ce que les Allemands appelaient une « mesure de sécurité militaire » ! »

Les gens de Maissin s'en souviendront !

Au moment où nous traversons la région éprouvée, quelques jours après le passage des troupes, en 1914, les habitants sont frappés de terreur. Ils n'osent plus parler, ils ont peur de donner aucune nouvelle; ils sont hébétés et, lorsqu'on entre dans une maison, ils se cachent. Il est vrai que la province regorgeait d'espions et les braves paysans redoutent toujours d'avoir affaire à un traître; ils n'osent plus même toucher un objet par terre, plusieurs ayant été fusillés pour avoir ramassé des douilles d'obus.

À ce moment, le Comité d'Alimentation n'existant pas encore, la famine régnait dans les Ardennes; les réquisitions de l'armée allemande ont été brutales et les provisions des magasins et des particuliers étaient épuisées. Plusieurs administrations communales distribuaient le pain de seigle de l'année équitablement à chacun, à raison de 50 grammes par jour. On manquait surtout de pétrole, de café et de sel. Certains villages se ravitaillaient péniblement auprès des commerçants du Grand-Duché, à des prix très élevés.

Une fois sur le territoire français, il paraît que les désastres ont encore été plus épouvantables. Tous les villages de la frontière sont brûlés. Longwy et Longuyon, où il y a eu des combats, sont complètement anéantis; Montmédy, qui s'est rendu, a moins souffert.

Voici comment les incendiaires procédaient pour mettre le feu aux maisons: du seuil, ils lançaient une petite boule rouge semblable à une balle d'enfant. La balle, en tombant, éclatait. Une fusée jaillissait, projetant une pluie de grosses étincelles. Ainsi, dans chaque rez-de-chaussée en même temps, le feu s'allumait. Les soldats portaient des grenades inflammables dans des ceintures spéciales.

Dans les demeures fermées, une pesée entre les volets leur livrait la fenêtre. Un coup dans la vitre, le jet d'une grenade, et au tour d'une autre !... En très peu de temps, ainsi, toute une ville flambait.

Tous ces crimes étaient donc bien prémédités.

Un certain nombre de civils fusillés et de soldats de la grande guerre, morts à Arlon au début de la campagne ou pendant l'occupation, sont inhumés au cimetière d'Arlon, tout au bout de la grande avenue centrale, où se dresse, morne et froid, le monument élevé aux soldats et aux employés allemands par le pouvoir occupant.

Tout le long d'une allée latérale, dans le sol sablonneux, de nombreuses petites croix de bois sont alignées et rappellent aux visiteurs une date, un nom parfois, un triste souvenir toujours.

À cet endroit de la nécropole sont réunis dans la mort :

133 fusillés : deux femmes, des adolescents, des hommes d'âge mûr et des vieillards, originaires d'Arlon, d'Étalle, de Rossignol, de Tintigny et de Saint-Vincent. Tous sont tombés en martyrs sous les balles prussiennes, en août 1914. Parmi eux figurent également le maire français de Tellancourt et un de ses jeunes administrés;

30 soldats de l'armée française;

3 soldats russes;

346 soldats allemands, parmi lesquels quelques Autrichiens, qui sont venus mourir ici à la fin des hostilités.

Dans le calme des grands sapins qui entourent le cimetière, ces tombes évoquent en nous un sentiment de poignante mélancolie...

Et aujourd'hui que tout est fini, qu'on se demande si l'on n'est pas victime d'un mauvais rêve et s'il est possible que des hommes civilisés soient capables de tant de monstruosité, on comprend toute la haine des Belges, contre les Allemands. Sans doute, tous ne sont pas coupables; les plus coupables sont certes les dirigeants du militarisme, les auteurs de la guerre; mais presque tous, cependant, même les grands « doktors » des universités, ont aidé aux méfaits; presque personne n'a protesté contre la guerre, avant la défaite de la Marne, ni contre l'inqualifiable violation de la Belgique; presque personne, pas même les femmes, n'ont eu pitié de notre faible et innocent pays et de toutes nos souffrances.

Quel Belge pourrait jamais oublier les horreurs dont nous parlons ici et celles de Dinant, d'Aerschot, de Visé, d'Andenne, de Tamines, de Louvain, etc.?

Et pourquoi donc les soldats qu'on voudrait excuser ont-ils exécuté ces ordres inhumains de leurs chefs, ache-

vant les blessés, tant civils que militaires, à coups de baïonnettes et à coups de crosse? Sont-ce les chefs qui ont donné l'ordre de souiller les femmes et les fillettes en présence de leurs maris ou de leurs parents? Est-ce le Kaiser ou le Kronprinz ou Hindenburg qui ont ordonné de faire brûler vivants des blessés ou de les jeter agonisants dans la fosse avec les morts? Est-ce l'un d'eux qui a fait la leçon à cette brute de soldat qui, à Taminés, a craché à la figure de malheureux enfermés dans une étable depuis trois jours, mourant de soif, et qui demandaient à boire? Est-ce Ludendorff qui a commandé de pendre un autre vieillard gaulois, la tête en bas, sur la place d'Arlon? Sont-ce les chefs qui ont forcé leurs hommes aux nombreux actes de sadisme? Et le cœur si sensible de Guillaume a-t-il saigné lors de l'exécution odieuse de la sublime Edith Cavell?

Et ces gens voudraient se réclamer de civilisation, de «Kultur»!

Vraiment, depuis cette abominable guerre, beaucoup de ceux qui eurent de la sympathie jadis pour le peuple allemand, sinon pour tous les Allemands, ne pourront plus guère frayer avec eux. Leurs socialistes mêmes se sont discrédités en votant les crédits de guerre et en ne songeant à la révolution que lorsqu'ils se sentaient battus.

La force militaire exagérée et les sentiments ambitieux du pangermanisme avaient créé en Allemagne une tendance dangereuse, celle de la domination universelle. C'est cette sujétion qui se traduisait par le «Deutschland über alles», aidée de la veule discipline de la masse qui a suscité les excès de cette guerre, lesquels devaient inévitablement conduire à la ruine de ses auteurs. On ne viole pas impunément l'humanité et la force ne peut jamais continuer à

primer le droit.

Le progrès de la civilisation est inévitable ; et, comme dans le monde physique des cataclysmes, des réactions chimiques se produisant pour établir la stabilité géologique, dans l'évolution sociale, des changements d'équilibre s'opèrent également afin d'arriver insensiblement au règne de la paix, de l'indépendance et de la justice.

Les despotes et les conquérants doivent disparaître.

La victoire actuelle de nos Alliés marque un pas immense dans l'Evolution, vers la disparition des guerres et l'instauration d'un meilleur devenir.

Et quel contraste aujourd'hui entre la conduite de nos troupes et celle de cet ennemi désormais héréditaire!

Comme par un juste retour des choses, soldats belges, français, anglais et américains sont maintenant sur le sol allemand; mais ils ont la «Kultur», c'est-à-dire l'éducation belge; ils ne commettent pas de brigandage ni de monstruosités. Nos guerriers n'immolent point les vieillards ni les enfants; et si les hostilités reprenaient par malheur, ils ne les feraient jamais marcher au feu, les boches, devant eux, ne brûleraient pas leurs villes, leurs villages, leurs bibliothèques; ils ne bombarderaient pas leurs monuments ou la cathédrale de Cologne.

Nos soldats, qui auraient cependant des raisons de se venger, imposent silence à tout esprit de représailles pour n'écouter que leur esprit chevaleresque qui enflamme le courage à l'heure de la bataille et inspire la pitié après la victoire.

Isidore POIRY

